

## FEUILLETON DU "CANADA."

## LE PIEGE

## DEUXIÈME PARTIE

## REPROUVEE

VI

(Suite)

Tous les villages autour de Paris, pendant ce long et dououreux siège auquel est mêlée si intimement notre action, ressemblaient à des camps, toutes les maisons ressemblaient à des casernes. Les Allemands étaient là chez eux. Sur toutes les routes, des pelotons de recrues faisaient l'exercice, comme en Allemagne, au champ de manœuvres. Car tous les jours, à l'armée assiégeante arrivaient des renforts d'Allemagne, des soldats non encore instruits, qu'on se hâtait d'équiper et auxquels on apprenait vite le maniement d'armes avant de les incorporer dans les troupes vieilles et aguerries. Tous les pays d'Allemagne envoyaient jeunes et vieux conscrits, professeurs, ouvriers, commerçants, étudiant, pour combler les vides faits dans les rangs par la garnison de Paris, dans de sanglantes rencontres. Sur toutes les routes également de nombreux convois, des détachements d'artillerie, des bataillons allant prendre la garde aux avant-postes, des charrettes pleines de blessés ou de malades que l'on retirait des lignes d'écolement pour les évacuer à l'intérieur. Partout l'uniforme exécré des Allemands. À toutes les fenêtres, des uniformes. Partout le bruit du sabre des officiers traînant sus les routes, insolent et vainqueur.

En gens pratiques, les Allemands avaient utilisé tout ce qu'ils avaient rencontré autour de Paris. Ils avaient des brasseries de bière. Ils faisaient du pain avec le froment trouvé dans les granges ; ils établissaient des ponts partout où les besoins de la concentration l'exigeaient. Ils réparaient les lignes de chemins de fer que les troupes volantes des francs-tireurs avaient coupées au début du siège, alors que l'arrivée de l'armée ennemie était signalée comme imminente. Ces lignes de chemins de fer étaient souvent des incursions des francs-tireurs pendant les deux premiers mois de l'investissement ; les Français cherchaient à détruire ce que ré donnaient les Prussiens.

Le lendemain de l'alerte que nous venions de rapporter et qui avait failli coûter la vie à Gauthier, les rails furent coupés sur la ligne de Mendon à Versailles. Une dizaine de francs-tireurs avaient réussi à percer les lignes ennemis. Ils avaient trouvé des piques et des pioches chez les habitants et profitant d'une nuit très obscure ils avaient enlevé les rails sur un longueur d'une vingtaine de mètres. Un train de ravitaillement avait été culbuté.

Malheureusement, les haris coupures de routes étaient attardés, avaient été enveloppés par un escadron de dragons qui faisaient une ronde de nuit. Trois furent tués. Cinq s'échappèrent. Deux furent pris. Sur les deux, un était grièvement blessé et mourut avant d'arriver à Saint-Cloud. L'autre fut exécuté sur-le-champ.

L'ennemi ne devait pas s'en tenir là ; lorsqu'ils étaient en veine de cruailler, les compatriotes de Frantz Schuller ne s'arrêtent pas en chemin.

Après ces coups de main, les Prussiens entraient en furie et semaient partout l'épouvante. C'étaient alors des menaces d'incendies, des vexations, des démodés de guerre, des arrestations, des accusations qui, souvent, pour être ridicules, n'en étaient pas moins suivies du dénouement suprême : la mort.

Pascal Doriat faisait partie du petit détachement qui venait d'opérer, près de Meudon.

Il n'avait pas été blessé et il avait pu s'échapper à temps.

Mais survi de près par les dragons, il avait abandonné le bord de la Seine, s'était dût à la faveur de la nuit, dût à la jardinerie et avait fini par disparaître.

La nuit n'était pas dissidie, qu'il franchissait le mur de l'enclôture qui s'étendait derrière la maison de Doriat, et à travers les pépinières ravagées se rapprochait de la maison.

Il avait éprouvé partout des

difficultés pour passer, se heurtant à des routes gardées, à des barricades, à des postes, à des avant-postes, à des sentinelles perdues.

Vingt fois il avait cru rencontrer la mort.

Deux fois les factionnaires avaient tiré sur lui à bout portant.

C'était miracle qu'il vécût encore.

— Ça n'est pas pour aujourd'hui, murmura-t-il.

S'il s'était rendu à Garches, ce n'était pas seulement parce qu'il espérait embrasser sa mère.

C'était aussi parce que les gardes de sa fuite l'avaient jeté dans les bois voisins. C'était aussi parce qu'il savait que cette nuit-là, justement, son frère Henri avait obtenu du commandant l'autorisation de pousser jusqu'à Garches une pointe audacieuse, afin de s'assurer auprès de Marie Doriat du sort de Gauthier Bourrielle.

Les uns prétendaient, en effet, qu'il avait été tué au retour offensif des Allemands contre la fabrique Montmayeur ; les autres croyaient plutôt qu'il avait été fait prisonnier, — et les frères Doriat étaient de cet avis puisqu'ils l'avaient quitté au dernier moment. — Mais Gauthier mort, Henri Doriat voulait s'en assurer.

Il ne trouvait que deux Allemands, deux officiers, ce jour-là, chez Marie Doriat.

Point de soldats. Là où logeaient leurs officiers les soldats n'étaient jamais cantonnés.

Henri était arrivé par le même chemin que Pascal devait prendre plus tard le clos.

En approchant de la maison, il avait vu les officiers dîner dans la salle à manger, servis par un Prussien en casquette.

Aux portes de la salle étaient accrochées les armes.

Il attendait que les officiers eussent fini de manger, caché derrière des futaies remises en un coin du jardin, dans une espèce de hangar ou Doriat, l'hiver, rangeait certaines fleurs.

Leur repas fini, les officiers sortirent, allumèrent des cigares et dans la rue Henri aperçut le bruit de leurs sabres.

Restait l'ordonnance.

Heureusement, il lui-ci ne tarda pas à monter au grenier où il couchait.

Le silence se fit autour de la maison.

Cette nuit-là, au-dessus de Paris, grondait la canonnade des forts et des batteries prussiennes.

— Entrer comme cela dans la maison, se dit Henri... c'est dangereux, je puis tomber sans m'y attendre sur un Prussien. Ah ! si je pouvais faire savoir à ma mère que je suis là...

Une lampe était allumée dans la chambre de Marie Doriat. Et de temps à autre, il apercevait, derrière les rideaux des tentes, sa sombre silhouette, énergiquement découpée.

— Comment l'avertir ? Comment faire pour attirer son attention ?

Il avait beau sortir, se montrer à découvert, faire crier même à sable des allées. Marie Doriat ne se mettait pas à la fenêtre.

Il prit une poignée de graviers et les jeta contre les carreaux. Marie Doriat se rapprocha de la fenêtre, mais ne l'ouvrit pas encore.

Henri recommença. Marie se mit à regarder dans le jardin. Henri remua les bras pour se faire voir.

Elle finit par le remarquer. Elle descendit, sortit dans le jardin et se dirigea de son côté. Ce fut seulement lorsqu'elle fut tout près qu'elle s'écria :

— Henri ! mon fils ! Imprudent !

— Cache-moi, mère.

— Impossible.

— Pourquoi ?

— Il y a deux officiers dans la maison.

— Je viens de les voir sortir.

— Ils peuvent rentrer d'un instant à l'autre et te surprendre.

— Eh ! qu'importe... Ils ne viendront pas me chercher dans ta chambre, après tout. Eh ! bien, cache moi dans ta chambre.

— Malheureux enfant, malheureux enfant !

— Il n'y a personne chez toi, que crains-tu ?

— Je crains une catastrophe.

— Allons donc, mère, sois plus courageuse.

— Tu sais comme je suis sujette aux pressentiments.

— Ton père, jadis, avait confiance en moi quand je lui parlais comme je le fais. Ecoute-moi. N'entre pas dans cette maison. N'y entre pas !

— Oh ! mère, dit-il avec bonté.

A continuer.

PLOMBAGE  
CHAUFFAGE et  
TOITURES

F. G. JOHNSON &amp; CIE

Ingenieurs et poseurs d'appareils de chauffage de tuyaux en fer ou en plomb et travaux en cuivre.

Châtaigniers en cuivre, Valves, Instruments et Bouilloires.

Wrenches, etc., Couteaux, Gouachouc, nettoyeurs de tubes nationaux.

Fentes pour raccorder les tuyaux à vapeur et les bouilloires.

Agents pour engins de PEASE contre galvanisées.

Agents pour engins de PEASE contre galvanisées.